

# **Universitäts- und Landesbibliothek Tirol**

## **François Suarez de la Compagnie de Jésus**

d'après ses lettres, ses autres écrits inédits et un grand nombre de  
document nouveaux

L' étudiant - le maitre

**Scorraille, Raoul de**

**1912**

Avant-Propos

## AVANT-PROPOS

---

Peu d'hommes ont autant que François Suarez bien mérité de la science catholique : il n'a pas été, dans une assez juste mesure, payé de retour. Depuis trois siècles, philosophes et théologiens, canonistes et légistes, moralistes et ascétiques, tous, professeurs ou écrivains, n'ont cessé, pour alimenter leurs cours ou pour enrichir leurs écrits, de puiser à pleines mains, dans ses ouvrages, la doctrine pure, ample, élevée, qui les remplit. C'était là assurément le meilleur hommage qui pût être rendu à son génie, parce que seules l'estime et l'admiration peuvent l'inspirer. Mais envers lui on s'est contenté, ou à peu près, de celui-là, alors que d'autres auteurs, à côté ou au dessous de lui, en recevaient de plus sensibles et de plus éclatants. Pour Suarez, on est allé aux livres, on s'est peu occupé de l'auteur. Et l'œuvre même, on l'a mise largement à profit, sans se préoccuper, ou bien rarement et bien peu, de la glorifier. Elle méritait plus d'honneur, et l'ouvrier, plus de gratitude.

Cette pensée m'avait frappé, lorsque je conçus, il y a bien des années, d'abord le désir de connaître moi-même celui que je me plaisais à étudier, et bientôt le projet de le faire connaître aux autres, lui et le monument qu'il a élevé à la plus noble des sciences.

Dans ces derniers temps, quand il m'a été permis enfin de réaliser ce dessein, une autre considération m'y a plus fortement attaché.

Nous sommes loin, à notre époque, de l'âge d'or de la scolastique : mais nous sommes plus loin encore de l'époque où il sera vrai de dire que la scolastique a fait son temps ; et la raison en est simple, c'est que cette époque ne viendra jamais. En effet, plus, à un moment donné, ces doctrines et ces méthodes traditionnelles sont dédaignées, plus, à ce moment, elles deviennent nécessaires ; et peut-être en sera-t-il ainsi bientôt, si déjà, à l'heure présente, il n'en est ainsi.

Sans doute, il n'est plus de mode, autant qu'autrefois, de déprécier et de railler la science de l'ancienne École. Des habitudes d'esprit plus sérieuses,

des procédés plus équitables de critique ont réformé les jugements sur ce point, comme sur l'art et sur bien des institutions du moyen-âge. Mais si on attaque moins la scolastique, si on lui rend mieux justice qu'à un autre âge, toutefois on est exposé, et ceux-là surtout le sont à qui l'étude en conviendrait le plus, à la laisser de côté, du moins à ne lui faire dans leur travail qu'une part de plus en plus diminuée, entraînés qu'ils sont par des goûts et par des exemples de jour en jour prédominants. L'esprit de notre ère contemporaine envahit le domaine de la théologie après les autres : on se porte de plus en plus vers la positive ; on veut des faits plus que des idées, des documents plus que des théories : la spéculation fait place à l'enquête. Tendance louable et heureuse, si elle se renferme dans de sages limites, non seulement parce qu'elle place la défense là où se porte de préférence l'attaque, mais aussi parce qu'elle répond à la nature spéciale de la théologie. Science révélée, en effet, la théologie est née de la parole de Dieu, et, science traditionnelle, elle se perpétue et vit par la parole de l'Église. Dès lors, les textes qui conservent cette double parole, les actes qui l'ont réalisée de siècle en siècle, les œuvres artistiques même qui l'ont exprimée, constituent bien le premier et le plus indispensable objet des études théologiques, mais ni le seul ni le plus élevé. Le dogme trouvé, il faut, autant que l'homme le peut ici-bas, en chercher l'intelligence, en fixer le sens exact, en pénétrer les raisons intimes, en montrer l'harmonie avec les principes certains de la philosophie : c'est l'objet, aussi sublime que profond, de la scolastique : *Fides quærens intellectum*.

Sans elle, le théologien le plus érudit sera-t-il en état de garder le dogme dans sa vérité et sa pureté, quand, au cours de ses études d'histoire ou de littérature ecclésiastiques, il le rencontrera, à chaque instant, altéré par de subtiles interprétations des hérétiques, dénaturé sous couleur de piété par les faux mystiques, subtilement plié aux systèmes des philosophes, formulé en une langue nouvelle par d'imprudents apologistes qui prétendent le rajeunir, et partout, même chez les auteurs catholiques, présenté avec des nuances de pensée ou d'expression qui peuvent facilement troubler et égarer un esprit trop peu exercé.

De là le danger des études approfondies de théologie positive et d'histoire ecclésiastique, quand elles sont trop exclusives ou prématurées. Et plut à Dieu que de tristes égarements doctrinaux n'en eussent pas trop souvent prouvé la réalité.

Mais de là aussi, à une époque où on donne volontiers, où il est nécessaire même de donner plus d'importance et plus de temps à cette érudition théologique, l'opportunité plus pressante que jamais de tout ce qui peut ramener aussi l'attention vers les maîtres et les monuments de la scolastique. Et dès lors n'a-t-on pas sujet de croire qu'on ne se livre pas à un travail inutile, quand on l'emploie à faire connaître le docteur, de qui on s'est plu à dire qu'en lui on entend toute l'école ?

Je fus ainsi amené à me demander de quelle manière il conviendrait d'honorer Suarez ; et il me sembla que, supérieur ou égal à tous, il méritait que rien ne lui fût refusé de ce qui a été accordé à d'autres ; que l'homme et l'œuvre appelaient ces quatre sortes de travaux et de publication :

D'abord, une *vie* complète du grand théologien jésuite ;

Ensuite, la recherche, et, s'il y avait lieu, l'impression de ses *écrits inédits* ;

En troisième lieu, une *étude* d'ensemble sur ses doctrines, soit philosophiques soit théologiques, et sur l'influence qu'elles ont exercée ;

Enfin, une *édition* critique, et, autant que possible, définitive, de toutes ses œuvres.

Cette édition, pour en parler tout d'abord, il est à souhaiter qu'un érudit l'entreprenne et la mène à bonne fin. Celle de la librairie Vivès, la plus récente (1856-1861), la plus répandue et peut-être la meilleure, à coup sûr la plus commode, ne saurait, malgré ses avantages, ôter l'espoir de faire mieux : d'ailleurs elle doit être épuisée. Il faudrait reviser le texte, en s'aidant soit des éditions antérieures, surtout des premières, soit des manuscrits qui se rencontrent ici et là dans les bibliothèques. Il y aurait lieu aussi d'adopter un ordre plus logique, d'apporter quelques améliorations typographiques, de vérifier les citations et les références, de mettre des notes, soit pour indiquer les variantes utiles, soit pour aider à l'intelligence de l'auteur par des renvois aux passages similaires et par des données historiques. Tout cela, très longue et très laborieuse tâche, où il ne m'a jamais été possible de songer, même un instant, à m'engager.

L'examen critique des doctrines de Suarez, leur comparaison avec celles qui avaient précédé et celles qui suivirent, la détermination de la place qu'elles occupent dans l'histoire de la pensée chrétienne, fourniraient assurément la matière d'un ouvrage non moins intéressant que puissamment instructif. Il y aurait là comme une revue de la philosophie et de la théologie catholiques, faite sous la conduite d'un génie qui les embrassa dans toute leur étendue, à l'époque où ces sciences, épurées par les longues luttes des anciennes écoles, excitées aussi par les défis que leur jetaient les hérésies du xvi<sup>e</sup> siècle, éclairées d'ailleurs par les travaux du concile de Trente, recueillaient l'héritage doctrinal du moyen-âge et commençaient à l'exploiter par des méthodes adaptées aux besoins des temps nouveaux. De cette étude, des ébauches et des fragments se rencontrent dans les histoires soit générales de ces sciences, soit particulières des dogmes et des systèmes. Mais, dans son ensemble et avec ses proportions normales, elle n'a été abordée, à ma connaissance, que par l'allemand Karl Werner, professeur au séminaire épiscopal de Saint-Hippolyte, à

Ratisbonne, qui a publié en 1861 deux volumes intitulés : *François Suarez et la Scolastique des derniers siècles* (1). Cet écrivain rend pleine justice au grand théologien espagnol. « Suarez, dit-il dans sa préface, est du nombre de ces auteurs classiques, auxquels on revient toutes les fois qu'il s'agit de pénétrer plus avant dans l'esprit et dans l'intelligence de la science du dogme catholique. En outre, la grandeur franchement simple et le mérite plein de modestie d'un homme, dont la vocation et la conduite furent également saintes, a quelque chose de si édifiant, que si l'on veut connaître un vrai théologien, un théologien de bon aloi, on se sent forcé de le chercher en Suarez de préférence à beaucoup d'autres. »

L'ouvrage de Werner est sérieux et il défend les saines doctrines; mais, ainsi que le titre même l'indique, séparé des précédents écrits de l'auteur, il amoindrit le sujet, en partant de Suarez, au lieu d'arriver à lui à travers les siècles antérieurs, pour en repartir et aboutir à nous. Il ne montre qu'un versant de la montagne, sans nous avoir découvert le premier. Pour les temps modernes même, on peut regretter qu'une part plus large n'ait pas été donnée aux auteurs étrangers à la scolastique. Pour cette raison, et pour d'autres encore qui tiennent à la manière même dont l'œuvre est exécutée, il est à souhaiter qu'elle soit reprise et refaite. J'espère qu'elle attirera quelque écrivain capable de la traiter avec l'ampleur et l'érudition qu'elle demande; ou plutôt je crois savoir que déjà elle l'a fait.

Pour moi, j'ai compris dès le début que ma part serait assez large si je me réservais la *Vie* et les *Écrits inédits* — j'ai même vu plus tard qu'elle l'était encore trop. — D'ailleurs c'était par là qu'il était logique de commencer. Comment songer, en effet, à une édition définitive, sans avoir en mains tout ce que l'auteur a laissé? Comment pénétrer à fond dans l'intelligence et l'explication de ses doctrines, sans connaître les circonstances et le milieu où elles furent élaborées?

Pendant longtemps, il ne me fut possible, dans des situations qui m'imposaient de tout autres devoirs, que de recueillir, à l'occasion, des documents, qui allaient, les uns après les autres, dormir dans mes cartons. Je les en retirai un instant, en 1895, pour faire l'inventaire de mes premières trouvailles d'inédit, et j'en exposai le résultat dans les *Études* (15 janvier 1895) sous ce titre : *Les écrits inédits de Suarez*. Ma collection comptait 75 pièces, dont 55 lettres, 20 opuscules ou consultations doctrinales. Elle me valut de précieux encouragements à poursuivre l'œuvre commencée.

Ainsi le T. R. P. Louis Martin, alors général de la Compagnie,

(1) *Franz Suarez und die Scholastik der letzten Jahrhunderte*, von Dr. Karl Werner, professor im bischöflichen Seminar zu St. Polten. — Regensburg, Druck und Verlag von Georg Joseph Manz, 1861.

m'écrivait : « J'ai lu avec un très grand plaisir votre article sur les œuvres inédites de Suarez. Oui, les écrits d'un tel homme méritent d'être recueillis avec soin. Je vous félicite donc d'avoir entrepris avec succès cette recherche, et je désire vivement que vous puissiez la mener à bonne fin. » (20 février 1895).

Mais alors plus que jamais les loisirs me firent défaut. Néanmoins les recherches, continuées avec l'aide de mon confrère, le Père Ernest Rivière, dont le concours m'avait déjà été précieux, augmentèrent rapidement notre fonds, au point de porter bientôt au double, et plus encore, la liste de ce qu'il renfermait. Dans ces derniers temps, elle s'est encore allongée grâce aux patientes et sagaces investigations du même collaborateur, qui, de plus, a bien voulu se charger de reviser tous ces textes, de les annoter, de préparer enfin, avec sa toute spéciale compétence, l'édition des *Opera inedita Francisci Suarez*. Il y a lieu d'espérer que cette collection, malgré son étendue et l'énorme travail qu'elle demande pour être mise au point, sera bientôt en état d'être offerte à un éditeur. Elle apporterait un heureux couronnement aux œuvres déjà imprimées de l'illustre théologien, en complétant des points de doctrine, en éclairant certaines controverses, en donnant ces renseignements historiques qui font connaître avec plus de précision un homme et sa pensée.

Quant à la *Vie* de Suarez, je la donne, aujourd'hui enfin, après plusieurs années d'un travail que bien des obstacles ont ralenti. C'est la première qui paraît en notre langue — je ne parle pas des courtes notices ou des articles de dictionnaires. — Au reste, même en langue étrangère, il en existe fort peu, ou plutôt il n'en existe que deux, l'une et l'autre en espagnol et fort anciennes, celle de Descamps et celle de Sartolo. Le reste ne dépasse pas les proportions et le genre des simples biographies, et ne fait guère que résumer celles-là.

Dans ces derniers temps, comme moi et avant moi, d'autres avaient regretté que nul livre ne fit connaître au public français la personne et les actes d'un auteur, dont le nom se trouve mêlé à tous les travaux sérieux de philosophie et de théologie. Plusieurs initiatives même furent prises pour combler cette lacune. Ainsi, un peu après le milieu du siècle dernier, le P. Gaydou, jésuite de la province de Toulouse, commença à prendre des renseignements sur les sources où il devait puiser en vue de ce travail : mais il mourut bientôt, sans avoir rien fait ni rien amassé. Vers la même époque, le P. Ramière voulut faire publier une traduction de la *Vie* écrite, anciennement et à la manière ancienne, par Descamps ; mais ce projet, confié à un de ses jeunes confrères, n'aboutit qu'à un informe brouillon, et ce n'est pas à regretter. Plus récemment, à Lyon, le P. Eugène Seguin composa une *Vie* qui aurait rempli un volume de moyenne grosseur. Il

mourut au moment où il songeait à la faire imprimer. Au reste, ce travail n'avait été fait que sur les *Vies* déjà existantes, avec peu de critique, et sans aucune contribution personnelle.

Dans le présent ouvrage, je me suis servi sans doute des anciennes *Vies*, mais en complétant, dans de très larges proportions, tout ce qu'elles disent de vrai, en corrigeant plus d'une fois ce qu'elles disent d'inexact, en ajoutant bien des faits intéressants qu'elles passent sous silence : le tout à l'aide d'autres ouvrages et surtout d'apports inédits. Proscrits en qualité de religieux, le P. Rivière et moi, de la France livrée aux sectes impies, nous avons eu ainsi l'occasion d'entreprendre et de poursuivre dans les pays étrangers de longues recherches qui n'ont point été stériles. Des archives centrales et locales de la Compagnie de Jésus, des archives et des grandes bibliothèques de Rome, surtout du Vatican et de l'Angelica, de celles de Madrid, de Simancas, d'Évora, de Paris, de Londres, de Bruxelles, pour ne nommer que les principales, de tous les lieux où Suarez a vécu, Grenade, Salamanque, Ségovie, Valladolid, collège romain, Alcalá, Coïmbre, Évora, Lisbonne, nous avons rapporté de très nombreux documents dont le classement suivant peut donner une idée générale :

Quatre-vingts lettres écrites par Suarez et une quarantaine écrites à Suarez.

Ses autres écrits inédits au nombre de cent, environ.

Plusieurs centaines de lettres ou extraits de lettres, la plupart émanant de ses supérieurs ou de ses confrères, et se rapportant toutes, de plus ou de moins près, aux incidents de son existence (1).

Beaucoup d'autres documents de sources officielles ou privées, notamment de sources diplomatiques, propres, eux aussi, à élucider les faits, ou à leur donner de nouveaux développements.

Enfin, plusieurs ouvrages restés inédits m'ont aussi fourni de précieuses informations (2).

(1) Les lettres le plus fréquemment citées sont celles des généraux de la Compagnie de Jésus. Sauf de très rares exceptions, elles ont été prises aux archives centrales de l'ordre. Si parfois la source n'en est donnée que par une référence incomplète, le pays du destinataire et la date indiqueront assez à quel endroit elles doivent être cherchées, dans les registres *Epistolæ Generalium*, qui conservent le double de toutes les lettres expédiées par les généraux.

(2) Celui qui mérite le plus d'être signalé est l'ouvrage manuscrit du P. Pierre Pousines (1609-1686). Ce jésuite, né à Laure, au diocèse actuel de Carcassonne, fut appelé à Rome par le P. Goswin Nickel, général de la Compagnie de Jésus, et y remplit divers emplois pendant près de trente ans. C'est là qu'il composa son *Historia Controversiarum quæ inter quosdam e sacro Prædicatorum ordine et Societatem Jesu agitæ sunt ab anno 1548 ad 1612*. Le général soumit ce travail au jugement de ses réviseurs qui l'approuvèrent ; mais comme alors les décrets du Saint-Office interdisaient la publication de tout écrit sur les questions *De Auxiliis*, il permit seulement d'en faire des copies, pour les répandre dans les provinces de l'ordre. De là vinrent, après la suppression de la Compagnie par Clément XIV, les exemplaires manuscrits qui se rencontrent dans les biblio-

Je ne me suis pas seulement servi des documents, je les ai souvent et beaucoup cités, peut-être trop. C'est le péché ordinaire des auteurs qui ont beaucoup cherché. Péché très grave au jugement de plusieurs et qu'ils ne pardonnent guère. Ils veulent que les matériaux soient fondus dans le récit au point d'y disparaître, tout en l'alimentant et le fortifiant, sans qu'une phrase d'emprunt vienne trancher sur le style et la manière personnelle de l'écrivain. Il y a peut-être, dans cette méthode de rédaction, plus d'art et plus de rapidité; mais y a-t-il aussi, quand elle est trop exclusive, autant de variété, autant d'intérêt, autant de manifeste objectivité, comme on dit aujourd'hui? Provoque-t-elle au même degré la confiance du lecteur? Est-elle toujours la meilleure, notamment quand il s'agit, non pas d'exposer, sans trop s'attarder, des événements historiques, mais de faire connaître, dans toute leur vérité et leur complexité, le caractère et l'existence d'un homme illustre?

Je parle de vérité. C'est qu'en effet j'ai abordé ce travail avec la ferme résolution d'écrire une histoire vraie, de la faire vraie, lors même qu'elle ne pourrait l'être qu'au détriment de mon héros. Ce cas, d'ailleurs, ne s'est jamais présenté, du moins en matière quelque peu sérieuse. Mais enfin je n'ai reculé ni devant des détails de vie, des traits de physionomie, des apparences même d'imperfection, ni devant des critiques, des plaintes, des oppositions, qu'aurait consciencieusement écartés ou gazés la plume des anciens biographes. Ils n'écrivaient guère qu'avec le seul désir de provoquer l'admiration et d'édifier. C'était le temps des panégyriques intempérants, soit de saints en qui la grâce ne laissait rien paraître de l'homme, soit de héros taillés tout entiers sur une invraisemblable mesure. Aujourd'hui on veut trouver autour des auréoles les ombres qui les font ressortir, à côté de l'idéal les réalités humaines qui l'accréditent, et, dans la grandeur même, certaines petites choses inévitables qui, sans la rabaisser, la rapprochent de nous. On n'exige pas seulement de l'écrivain qu'il ne dise rien que de vrai, mais qu'il dise aussi tout ce qui est vrai, dès que la connaissance des hommes et des faits peut y gagner quelque chose. L'histoire n'est-elle pas une enquête, une instruction, ouverte pour porter, sur le passé et sur les morts, un jugement éclairé? Et comment sera-t-il éclairé, si on n'enregistre que les dépositions à décharge? D'ailleurs, les hommes, dont la vie mérite vraiment d'être écrite, n'ont rien à craindre de la vérité.

J'ai donc mis dans cette *Vie* tout ce que j'ai trouvé sur celui qui en est

thèques de plusieurs villes (par ex. : Rome, Paris, Lyon, Bruxelles, Liège, Madrid, Salamanque, etc.). L'auteur étant mort à Toulouse, son autographe y resta et il s'y trouve encore dans une bibliothèque privée (gr. in-4° de 1.256 pages). C'est de lui que je me suis servi. (V. Sommervogel, *Bibl. des écrivains de la Compagnie de Jésus* — Guilhaumy, *Ménologe de la Compagnie de Jésus*, France, 2 février 1686).

l'objet, du moins tout ce qui, dans son caractère, ses paroles, ses actes, méritait d'être signalé, sans me demander s'il y avait là de quoi le grandir, ou peut-être de quoi le diminuer. A vrai dire, je voyais que par là je ne pouvais que le grandir : pour certaines existences, le plus habile procédé d'éloge est le plus sincère ; tout l'art qu'il y faut, c'est de montrer qu'on ne cache rien.

Dans le but de prévenir toute déception, je dois faire observer encore que le livre n'a pour objet ni un exposé ni une discussion de doctrines. Il y aurait là, quand il s'agit de Suarez, une matière immense qui ne pourrait être mêlée aux faits sans les noyer, ni être confondue avec la vie sans l'absorber et la voiler en grande partie. L'homme disparaîtrait dans son œuvre, et ce serait regrettable ; car, aussi bien qu'elle, il mérite d'être connu. Je ne parlerai donc de ses opinions, de ses polémiques, de ses écrits qu'autant que la suite et l'explication des faits le rendront nécessaire. Un autre ouvrage, je l'ai dit, — ouvrage d'un autre aussi — traitera tôt ou tard, comme il a besoin d'être traité, ce beau et fécond sujet.

Je voudrais pouvoir promettre à ceux qui liront ce livre qu'il les intéressera. Mais ne serait-ce pas imprudent, quand il s'agit d'une vie de soixante-dix ans, qui se renferma tout entière dans les études scolastiques, qui s'écoula, du commencement à la fin, dans une cellule et une salle de cours, qui n'offre en somme, pour en couper et en relever la désespérante monotonie, d'autres événements, que, de distance en distance, la publication d'un nouvel in-folio latin ? Je ne sais si, parmi les existences illustres, on en trouverait une autre qui présentât pareille unité et pareille uniformité. Grand mérite, sans doute, pour le religieux et le théologien, mais grande difficulté pour l'historien, et, je le crains, pour le lecteur grande lassitude, en présence du même homme, toujours immobilisé dans le même cadre austère et dans les mêmes travaux silencieux ! Cette vie cependant fut grande, belle et féconde, parce qu'elle se consuma, du premier au dernier instant, dans la recherche de ce qu'il y a au monde de plus digne de l'homme et du chrétien, de la science, de la sainteté, du plus haut apostolat doctrinal. Effort toujours soutenu de la volonté pour s'élever au sommet de la vertu, travail incessant d'un esprit toujours avide de plus de vérité et de plus de lumière, dévouement généreux d'un génie consacré au service de l'Église et à l'honneur de son ordre par la défense et le progrès de leurs doctrines : voilà toute la vie de Suarez ! Du moment qu'elle est si noblement et si grandement remplie, il importe peu que, de tout le reste, dignités, entreprises brillantes, succès mondains, il ne s'y rencontre rien. La simplicité et la nudité mêmes d'une gloire qui ne reçoit rien du dehors en augmentent le mérite et l'éclat.

---